

Orson Welles

10 leçons d'un maître du cinéma

Homme de radio, acteur passionné par Shakespeare, Orson Welles a révolutionné le cinéma à l'âge de 26 ans avec "Citizen Kane". Il a tourné pour le cinéma et la télévision, expérimentant des formes nouvelles par nécessité ou par goût. Il a consacré une énergie folle à réaliser des projets restés inachevés ("Don Quichotte", "The Deep", "The Other Side of the Wind"...). Présentée au 58^{ème} Festival du film de Locarno, l'œuvre protéiforme du réalisateur américain continue de nous interpeller. Elle éclaire mieux qu'aucune autre les mécanismes du cinéma et l'art de la reproduction du réel par l'image et le son. Dix exemples, dix leçons qui gardent toute leur actualité.

1. Partir de la toute puissance de la voix

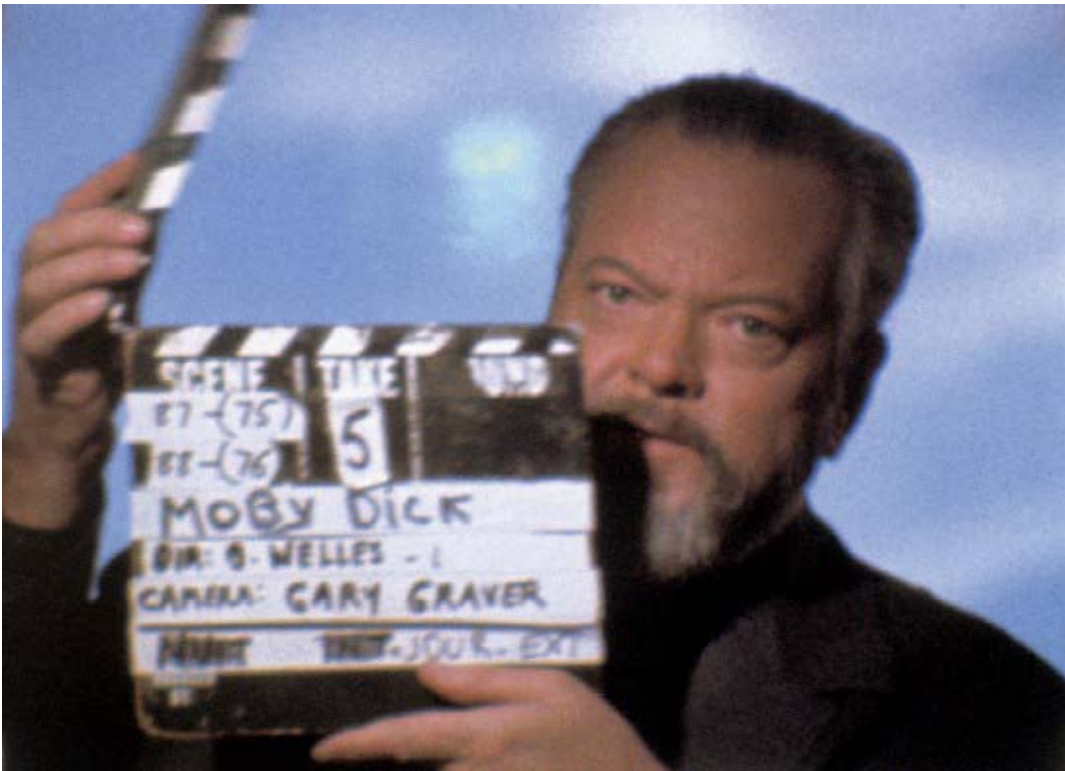
A l'ère de la communication de masse, tout passerait par le poids des mots et le choc des photos. Est-ce bien sûr ? Les réalisations d'Orson Welles sidèrent le plus souvent par le pouvoir accrocheur de la voix. Souvent la voix de l'auteur lui-même, narrateur invisible ("La Splendeur des Amberson") ou protagoniste direct du film ("La Dame de Shanghai"). Voix profondes, hypnotiques, séductrices. Voix claironnantes des journalistes ou des publicitaires ("Citizen Kane"). Au lieu d'élever la voix pour se faire entendre, Welles acteur est capable de chuchoter aux limites de l'audible en restant fascinant. *"L'imprévisible intonation d'une voix"* suffit parfois à rendre un film inoubliable (1). Le 30 octobre 1938, Orson Welles suscitait la panique au micro de la radio, avec un faux reportage inspiré de "La Guerre des Mondes" (H.G. Wells). Puissance de la voix.... *"Ca a marché parce que les gens ne voyaient pas les âneries qu'on décrivait"*, plaisantait le demiurge quarante ans plus tard.

2. Saisir le spectateur d'emblée

"L'écran est un objet mort qu'il s'agit de ramener à la vie", s'enflammait Welles devant des étudiants en cinéma, à la fin de sa vie. D'où l'importance de saisir d'emblée le spectateur. Ses films les plus inoubliables s'ouvrent sur la mort énigmatique du personnage central ("Citizen Kane", "Othello", "Monsieur Arkadin", "The Other Side of the Wind"). Ou alors ils débutent par une prophétie funeste dont on aura progressivement la confirmation ("La Dame de Shanghai" ; "Macbeth"). Le récit permet de percer une partie du mystère, mais jamais de livrer tous les secrets. Le réalisateur était très conscient que, tel le magicien, un cinéaste en appelle à la croyance du public. Il l'envoûte ou il le perd... Dans l'esprit du spectateur, un film de Welles ne se termine jamais vraiment.

3. Écrire son film au montage

Pour Orson Welles, le stade essentiel de la réalisation d'un film a lieu dans la salle de montage. *"C'est ici qu'un film trouve sa vraie musicalité ou qu'il est charcuté"*, déclare le réalisateur devant une Moviola dans *"Filming Othello"*. *"Je pourrais passer une éternité à travailler sur un film"*, confiait-il souvent. Il lui arriva de prendre une machine à écrire dans la salle de montage, pour réécrire certaines répliques ou les commentaires destinés à être lus en voix off. Signe qu'il considérait le matériau tourné comme un produit hautement malléable. Welles n'hésitait pas à inverser des séquences, à modifier des transitions, à faire démarrer le récit à un moment totalement différent. Ses expérimentations rendaient perplexes (ou fous!) les monteurs chevronnés. Aussi époustouflant qu'il soit encore à l'heure actuelle, *"La Splendeur des Amberson"* (1942) n'a rien à voir avec le montage original voulu par Welles : le studio a fait couper toutes les séquences qui évoquaient les méfaits du progrès industriel et la déchéance de la famille Amberson. *"Un monde mauvais et sombre ne pouvait être montré au public"*, en conclut Orson Welles. Les 44 minutes coupées ont privé le public du *"plus grand film américain jamais tourné"*, n'hésite pas à dire aujourd'hui Joseph McBride, son biographe.



Le réalisateur, exhibant le clap d'un film inachevé, "Moby Dick".
 (© Festival international du film de Locarno)

4. Filmer l'espace comme le reflet de l'âme

Les décors, dans les films de Welles, n'ont rien de...décoratif. Ils sont les paysages intérieurs de personnages souvent tourmentés. Dans *"Le Procès"*, Anthony Perkins s'enlise dans un dédale kafkaïen, où l'organisation rationnelle de l'espace - architectures pompières filmées en Europe de l'Est - est sans cesse contredite par l'infini bric-à-brac qui l'encombre. Dans la tourmente des passions d'"Othello" ou de "Macbeth", le décor devient quasiment abstrait. Les lignes de fuite se font vertigineuses, la perspective est parfois déformée. Comme l'est la perception des personnages, saisis par le venin de la jalousie, la hantise du complot ou le vertige du pouvoir! A la fin de *"La dame de Shanghai"*, le marin manipulé par Rita Hayworth chavire dans le monde irréel d'un parc d'attractions. Les

personnages se démultiplient à l'infini à l'intérieur du palais des glaces. Dans "Citizen Kane" déjà, Orson Welles donnait à l'image une profondeur de champ inédite : à l'intérieur de la plupart des cadres, la réalité s'y dévoilait sur plusieurs plans successifs. Ce qui se lit dans le fond de l'image a autant d'importance que ce qui se déroule au premier plan. Manière de dire que la vérité des êtres est toujours plus complexe que ce qui se livre au premier coup d'oeil, que chacun vient de loin et que le mystère des origines se dérobe à notre regard...

5. Se mettre totalement au service de l'acteur

"Ce ne sont pas les réalisateurs qui attirent les gens au cinéma sur leur nom seul, mais les acteurs", lançait Orson Welles. Quand un acteur bégayait son texte, le cinéaste était capable de prendre un calepin et de s'agenouiller dans un coin du plateau pour récrire le dialogue : si l'acteur bégayait, c'est que le texte n'était pas assez bon. Humilité du metteur en scène attentif aux moindres besoins des comédiens. Complice du cinéaste à trois reprises ("Une histoire immortelle", "The Deep", "Chimes at Midnight"), Jeanne Moreau admettait s'abandonner sans crainte aux entreprises de l'ogre : "Avec Orson, on est en confiance, on a le sentiment que rien ne peut nous arriver". En revanche, Welles acteur ne supportait pas que les comédiens soient mal traités : plus d'une fois, il est arrivé sur le tournage d'un film en ayant récrit l'intégralité de ses dialogues.



Orson Welles et Jeanne Moreau, dans "The Deep", autre film inachevé (1967-1969)
(© Festival international du film de Locarno)

6. Accepter son corps

"Citizen Kane" annonce la couleur : Orson Welles y interprète un magnat de la presse aussi bien dans l'éclat fringant de sa jeunesse que sur son lit de mort. Numéro de caméléon ahurissant! Welles aura été aussi crédible en jeune premier amoureux de Rita Hayworth que dans les rondeurs de Falstaff ou dans la graisse immonde du policier Quinlan ("La Soif du mal"). Avec sa cape, son chapeau et son cigare, il aura construit un personnage, démontrant que l'élégance n'est pas une affaire de kilos mais de posture. L'anecdote amusante : à ceux qui persistaient à discerner un fond de bonté dans l'abject policier corrompu Quinlan, Orson Welles rétorquait qu'ils se trompaient complètement et avaient affaire à "la pire création de la société".



Orson Welles, acteur, dans "Le Troisième homme", de Carol Reed (1949)
 (© Festival international du film de Locarno)

7. Présider à des accidents heureux

Orson Welles détestait Hitchcock. Il ne supportait pas ce réalisateur pour qui le film était terminé au stade de l'écriture. Aux yeux de Welles, un réalisateur de cinéma ne saurait s'enfermer dans un plan rigide. Au diable les scénarios bétonnés ! Aux orties les dessins du story board détaillant chaque plan du film à venir ! Tout l'art du metteur en scène de cinéma, disait Welles, consiste à "*présider à des accidents heureux*". Exemple : envoyé au Brésil en 1942, comme ambassadeur de l'amitié panaméricaine, Orson Welles était invité à filmer le carnaval, en couleurs. Il modifia le projet, curieux de s'enfoncer dans les favelas pour remonter aux origines de la samba. Il remit en scène un épisode qui venait de défrayer la chronique : l'épopée de quatre "jangadeiros", venus réclamer leurs droits à Rio, après un voyage de 1600 km à bord d'un radeau. Ce heureux hasard fut hélas contrarié par deux coups du sort : un des pêcheurs mourut dans la reconstitution de l'exploit et le film fut mis au placard par la compagnie RKO. Il en subsiste des séquences éblouissantes, patiemment exhumées par des passionnés ("It's All True. Based on an Unfinished Film by Orson Welles", de Bill Krohn, Myron Meisel et Richard Wilson).

8. Se souvenir que la télévision, "c'est de la radio illustrée"

"La télévision me permet de combler mon envie de raconter des histoires, comme les conteurs sur les marchés arabes", confessait Orson Welles en 1955. Le réalisateur terminait alors un documentaire sur l'affaire Dominici, dans le cadre de la série "Around the World with Orson Welles". Ses recherches contrarièrent l'action de la police et de la justice françaises. L'ambition de Welles ? Interroger des parents de Gaston Dominici (accusé d'avoir assassiné une famille anglaise près de sa propriété), des villageois de Lurs et des experts pour donner au public l'occasion de se faire une opinion, comme le jury d'un procès. Le film n'a finalement pas été montré sur le petit écran... "La TV, c'est de la radio illustrée", commentait le cinéaste. "La chose la plus importante est ce qu'on dit, pas ce qu'on montre". Façon polie de dire qu'en télévision, les images sont la plupart du temps au service d'un discours, qu'elles se bornent à étayer. Welles concédait volontiers à la télévision un gros avantage sur le cinéma: "On peut y dire dix fois plus en dix fois moins de temps qu'un film"

9. Prendre acte que la technologie évolue mais que l'Homme ne change pas

Qui d'autre que les grands maîtres de la littérature mondiale ont mis à nu la nature humaine ? Welles n'en faisait pas mystère : à ses yeux, neuf des douze plus géniales pièces de théâtre du répertoire mondial pouvaient être attribuées sans hésiter à William Shakespeare (1564-1616). Il se fit donc le serviteur de maîtres tels Cervantès ("Don Quichotte"), Hermann Melville ("Moby Dick"), Shakespeare bien sûr ("Othello", "Macbeth", "Chimes at Midnight"). Si Welles s'est abandonné avec la dernière énergie aux puissances du cinéma, il n'a pas eu la prétention de croire que le septième art révélerait l'Homme sous un jour nouveau. En revanche, ses nombreux travaux inachevés ont inauguré une ère nouvelle en matière de cinéma, celle du remix : à Locarno, on a notamment pu voir une tentative de reconstitution de "La splendeur des Amberson" (avec des scènes dialoguées sur le mode du théâtre radio, plaquées sur des photos). On a vu aussi quelques minutes de "Don Quijote de Orson Welles", un montage abracadabrant commis en 1993 par Jess Franco (et disponible en DVD). On a vu une version dite "idéale" de "Monsieur Arkadin", comportant soi-disant les "meilleures scènes" des cinq versions connues du film. Reconstitution maladroite ? Tentative méritoire ? Opération de prestige opportuniste ? Le fait que des apprentis sorciers lèguent à la postérité des "œuvres" qui n'ont pas été montées avec l'agrément du metteur en scène ouvre des perspectives vertigineuses...

10. Ne pas perdre son temps au cinéma

Friand de voyages, passionné par l'Espagne, obligé de sillonner le monde en quête de financements, Orson Welles suivait très distraitement les films de la concurrence. Il était jaloux de Fellini, "un homme capable de faire un film merveilleux sur rien du tout". Quand il lui arrivait de s'arrêter dans une capitale, il prenait le taxi, suivait 20 minutes d'un film puis allait voir 20 minutes d'un autre... Les étudiants en cinéma qui n'avaient pas pour ambition première de distraire le public, il les orientait vers un autre métier que la réalisation. A ceux qui persistaient à vouloir tourner des films, il conseillait de vivre pleinement leur vie et de ne pas perdre leur temps au cinéma. Parce que, selon lui, l'essentiel est dans les grandes œuvres qui défient le temps, comme la cathédrale de Chartres... Au milieu de "Vérités et mensonges ("F for Fake"), consacré à l'emballage du marché de l'art et aux faussaires, Welles s'arrête quelques instants à Chartres pour une digression sublime et admirative.

(1) André S. Labarthe, in "The Other Side of the Wind", en préambule du scénario publié par le Festival international du film de Locarno et Les Cahiers du Cinéma.

Fiche réalisée par Christian Georges, unité "Médias et TIC" de la Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin (CIIP). Août 2005